L'HOMME

L'Homme
Revue française d'anthropologie

212 | 2014
Varia

Une lecture de "L'Amazone et la cuisinière"

Caroline Grillot

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/lhomme/23732
DOI : 10.4000/lhomme.23732
ISSN : 1953-8103

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 27 octobre 2014
Pagination : 57-62
ISSN : 0439-4216

Référence électronique
Caroline Grillot, « Une lecture de "L'Amazone et la cuisinière" », *L'Homme* [En ligne], 212 | 2014, mis en ligne le 24 octobre 2016, consulté le 03 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/lhomme/23732 ; DOI : 10.4000/lhomme.23732

© École des hautes études en sciences sociales

Une lecture de "L'Amazone et la cuisinière"*

par Caroline Grillot

LE DÉBAT CONTEMPORAIN sur la division sexuelle du travail se nourrit d'exemples montrant comment sont gérées, dans nos sociétés, les questions liées à l'accès des femmes à certaines professions jusqu'alors exclusivement réservées aux hommes, mais aussi aux inégalités salariales, voire, dans la sphère familiale, à la garde des enfants et à la répartition supposée des tâches et des rôles. En proposant, avec *L'Amazone et la cuisinière* – livre publié à titre posthume quelques mois après la disparition de son auteur –, de redéfinir les fondements de cette répartition des tâches et donc de l'égalité des sexes, Alain Testart renouvelle nos perspectives sur la construction sociale des genres. Son petit essai s'inscrit en outre à point nommé dans la polémique, parfaitement d'actualité, mobilisée par la fameuse et supposée « théorie du genre ».

Avec l'écriture fluide et le style entraînant d'un auteur qui maîtrise son sujet et s'adresse en termes intelligibles à son lectorat (ce qui n'est pas toujours le cas en anthropologie), Alain Testart mène sa démonstration de façon rythmée, au moyen de courts chapitres ponctués d'exemples. D'emblée, il engage la discussion, en rappelant que la répartition sexuelle des tâches est un phénomène culturel quasi universel qui repose sur des constantes à la fois historiques et géographiques. Il enchaîne en s'attachant à déconstruire les idées reçues sur l'origine naturaliste d'une séparation entre activités féminines et masculines, et en dépoussiérant certaines certitudes académiques, variées mais résistantes. Parmi elles, l'explication physiologique arguant la supériorité physique des hommes ne semble pas

* Alain Testart, *L'Amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Paris, Gallimard, 2014 (« Bibliothèque des sciences humaines »).

probante : selon lui, qui a vu « en Afrique les femmes piler des heures durant le mil ou le riz en élevant en cadence des pilons de bois aussi grands qu'elles » comprend que, « ici comme ailleurs, la force explique très peu » (p. 60). Pas plus que ne le convainc la thèse de la mobilité, selon laquelle la maternité et l'allaitement auraient confiné les femmes dans la sphère domestique et les auraient empêchées de participer aux activités liées à la chasse parce qu'elles requièrent des déplacements. Or, non seulement la grossesse, l'accouchement et la garde des enfants en bas âge ne contraignent les femmes « que pendant certaines périodes au cours de leurs vies – analogues à ce que l'on appellerait aujourd'hui des "congés maternité" » (p. 19), mais, surtout, de nombreux exemples de sociétés anciennes et traditionnelles nous révèlent que souvent les femmes chassent ou ont chassé, et n'ont pas forcément été cantonnées à la cueillette.

Oui, affirme donc Alain Testart, les femmes ont toujours travaillé, depuis les temps les plus reculés de la préhistoire jusqu'à nos jours, tout comme elles ont souvent participé aux mêmes activités que les hommes, dont la chasse. Simplement, elles ne l'ont pas fait de la même manière, ni avec les mêmes gestes ni avec les mêmes outils, car les activités des unes et des autres font appel à des croyances et à des interdits qui traduisent des valeurs symboliques distinctes. Pour nous en convaincre, l'auteur soulève alors des questions que l'on oublie la plupart du temps de se poser : s'est-on en effet jamais demandé pourquoi les femmes, lorsqu'elles chassent, utilisent des pièges et non des armes ? Pourquoi le boucher, le laboureur, le forgeron ou le cordonnier ne se déclinent-ils pas au féminin ? Pourquoi les hommes emploient-ils la charrue et les femmes la houe ? Pour quelles raisons le travail des fibres, des aliments, de la glaise, c'est-à-dire des « matières tendres, molles ou flexibles » (p. 11), est-il réservé aux femmes, quand celui du métal – dont l'orfèvrerie –, du bois ou de la pierre revient aux hommes ? Pourquoi, enfin, l'amélioration des techniques et l'apparition des corps de métiers ont-elles entériné l'exclusion des femmes ? C'est en s'appuyant sur des données révélées par l'archéologie et l'ethnologie, sur des anecdotes et des croyances populaires qu'il a décryptées tout au long de sa carrière, qu'Alain Testart puise des réponses qui vont nous inciter à porter un autre regard sur les pratiques familières de notre quotidien.

Avant tout, il montre que c'est le sang « en tant que symbole » qui est à l'origine de ces distinctions et qui justifie ces interdits : avec, d'un côté, celui versé par les armes des hommes et, de l'autre, celui provenant des menstruations des femmes. Si le « sang est un élément déterminant » (p. 26) c'est, selon lui, dans la symbolique des similitudes qu'il faut chercher des explications possibles, voire, pourquoi pas, des principes universels :

pour les femmes, c'est moins le contact direct avec le sang qu'il faut empêcher, que le fait de le faire couler, afin d'éviter le cumul d'un sang avec un autre, celui des animaux chassé avec celui de leurs règles. La « conjonction du même avec le même » (p. 140) est en effet hautement nuisible dans la mesure où « la mise en présence de deux êtres pareillement affectés par le sang risque de déclencher des catastrophes » (p. 143). Ces croyances fondamentales, qui répondent à la même réalité anthropologique que la prohibition de l'inceste, ont traversé les siècles « par pure inertie, par la force des habitudes et des préjugés » (p. 138). C'est pourquoi, l'auteur peut nous proposer de nombreux exemples de division sexuelle illustrant sa thèse, autres que ceux liés à la chasse, parmi lesquels : la bouchère « désigne la femme du boucher, qui tient la caisse, mais ne découpe pas la viande » (p. 35) ; sur un champ de bataille, les femmes étaient infirmières ou vivandières, mais en aucun cas des combattantes, à moins de cacher « leur identité sexuelle » (p. 36) ou, comme Jeanne d'Arc (« ainsi qu'il est consigné dans les minutes de son procès », *id.*), d'être vierges et atteintes d'aménorrhée ; chez les catholiques, elles ne peuvent exercer la prêtrise car seuls les hommes sont autorisés à entrer en contact avec le sang du Christ au moment du rituel de l'eucharistie. Cela vaut également pour les substances symboliquement associées au sang, comme le vin – le sang de la vigne[1] – ou le sel, desquels on éloignera les femmes indisposées qui risquent, à l'instar de la mayonnaise…, « de faire "tourner" le lard dans le saloir ou le vin entreposé en fût » (p. 53). Dans le même ordre d'idée, il faut éviter de mêler les femmes à certaines activités incompatibles avec les syndromes périodiques qui les perturbent : « quand une tâche technique évoque trop fortement le corps féminin dans ses dérèglements, les femmes en sont exclues » (p. 64). En mer, par exemple, les agitations intérieures féminines peuvent en provoquer d'autres à l'extérieur, comme les tempêtes, raison pour laquelle « emmener une femme dans un bateau est l'objet de craintes bien connues de la part des marins » (p. 69). De cette loi d'incompatibilité des similitudes découle donc tout un ensemble de conséquences dans l'exclusion des femmes de certaines tâches qui restent le fait des hommes.

Après avoir exposé ces principes fondamentaux, Alain Testart poursuit sa démonstration en d'autres termes. Il explique que la femme a également été éloignée des travaux qui impliquent la manipulation ou l'usage de matières premières et d'outils symboliquement proches de sa fonction

1. Voir *supra*, l'article inédit d'Alain Testart sur ce thème du vin et de la symbolique du sang (cf. « Pourquoi les femmes ne débouchent pas les bouteilles de vin », pp. 23-36).

reproductrice ou de ses particularités physiques. C'est pourquoi, notamment, la charrue qui fend la terre en de profonds sillons dans l'intention de la fertiliser sera confiée à l'homme, tandis que la femme maniera la houe pour le sarclage et, surtout, sera chargée de semer. Quant à l'analogie entre le ventre d'une femme et l'aspect « gynécomorphe » d'un four de fondeur duquel se déverse une « pâte rouge incandescente » (pp. 63-64), il ne fait aucun doute pour l'auteur qu'elle prouve qu'un forgeron sera nécessairement un homme. Cela répond en effet à cette « même loi générale qui fait que l'on éloigne la femme non pas de ce qui serait trop différent d'elle, mais bien de ce qui est trop semblable » (p. 64). Plus généralement, il est interdit aux femmes de porter atteinte à l'intégrité d'un autre corps. De sorte que si, tout comme les hommes, elles tranchent, percutent, transforment les différentes matières à l'aide d'outils, elles le font avec des gestes différents, sans « affecter l'intérieur des corps » (p. 109) qu'elles travaillent : « L'outil féminin […] s'adresse plutôt à la surface, qu'il traite par raclage, abrasion, décorticage, éventuellement écrasement ; ou, s'il s'agit de percement, il [tel que l'aiguille] ne perce que l'enveloppe, peau ou vêtement, d'un corps qui reste intact » (pp. 91-92).

Au-delà des associations symboliques, Alain Testart montre, par ailleurs, que les progrès techniques et l'apparition des métiers (érigés en corporations) ont contribué, dans les sociétés concernées, à entériner la division sexuelle du travail. Il constate notamment que, du moment où le tour a fait son apparition (vers -4000 avant J.-C., en Mésopotamie), le potier semble avoir supplanté la potière, qui continua à façonner manuellement. *Idem* : « tant que le travail de mouture se faisait à la main, il était féminin ; quand il se mécanise [avec la meule tournante, puis les moulins à eau et à vent], il devient masculin » (p. 120). Et que dire du passage du filage, dont la main-d'œuvre est exclusivement féminine, au tissage masculin dès lors que le métier à tisser horizontal, à meilleur rendement, fut adopté ? En ce sens, les progrès techniques auraient donc contribué, davantage encore, à l'exclusion des femmes. Et l'auteur de poursuivre le raisonnement en déduisant : « Ce qui est frappant […] est que le travail féminin le reste dans la mesure où il se déroule dans un cadre domestique. Mais aussitôt qu'il s'érige en métier, il devient masculin » (p. 121). À l'exception de très rares exemples (sages-femmes, lingères…), à partir du moment où – entre le IV^e^ et le I^er^ millénaire avant J.-C. selon les régions, nous apprend l'auteur – les communautés de métiers ont redéfini l'organisation sociale du travail qui devient le « gagne-pain » de la famille, les travailleuses ont été reléguées à un rôle subordonné d'aide ou d'assistante. Enfin, quand ces mêmes travailleuses sortent, avec l'industrialisation, de la sphère domestique, elles conservent malgré tout cette position auxiliaire : « à la différence

de l'artisan, qui est maître de son outil, l'ouvrière est servante de sa machine » (p. 125). C'est ainsi que, lorsque le métier mécanique à tisser s'imposa comme la « pièce maîtresse de la révolution industrielle » (p. 124), le tissage retomba dans le domaine du féminin en étant exclusivement confié à des ouvrières ; ou encore, que le cordonnier reste un homme, tandis que les usines de chaussures emploient des femmes.

De nos jours, les choses évoluent sous l'effet de la volonté des femmes qui investissent peu à peu des tâches traditionnellement attribuées aux hommes : dorénavant, « l'on voit des femmes chirurgiens et d'autres commander des navires de guerre, mais je n'ai encore jamais vu de femme cordonnier » (p. 134). Car force est de constater que cette évolution se fait lentement, puisqu'en grande partie déterminée par des « manières de pensées […] qui viennent de la nuit des temps, dont il faut prendre conscience et qu'il s'agit de dénoncer » *(id.)*. Permanence des croyances dissimulées dans les pratiques rime donc désormais avec changement des habitudes, cela dans un souci d'équité des genres que, dans nos sociétés modernes et mondialisées au moins, le combat contemporain pour l'amélioration de la condition féminine tente d'imposer.

Alain Testart anticipe les critiques qui, il en avait conscience, ne manqueraient pas d'être formulées. S'il apporte des éléments pour contester et rendre inopérantes les théories et suppositions jusqu'à présent tenues pour acquises, il le fait sans jugement de valeur et en prenant également soin, dans chacune de ses conclusions, d'opposer à ses propres thèses des variantes et des exceptions qui les soumettent à l'épreuve des faits et des réalités tant culturelles que temporelles. De sorte que, avec cette méthode, le lecteur se laisse entraîner pas à pas dans une démonstration aussi passionnante que s'il s'agissait d'une enquête policière.

Alain Testart avait déjà eu recours à l'explication symbolique pour rendre compte de la division sexuelle du travail dans une précédente étude[2] restreinte aux sociétés de chasseurs-cueilleurs. Pour confirmer son hypothèse, il élargit donc ici sa perspective, au point de proposer des principes universels à partir des constantes relevées à différentes époques auprès de nombreux groupes humains. Il nous lègue ainsi, avec *L'Amazone et la cuisinière*, une synthèse de ses réflexions sur la question, parfaitement à l'image de l'esprit audacieux et novateur de ce grand anthropologue : tout à la fois stimulantes pour notre discipline et pouvant être partagées avec un public non spécialiste. Même si ces réflexions, pour brillantes

2. Cf. Alain Testart, *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1986 (« Cahiers de L'Homme » 25).

et convaincantes qu'elles sont, restent encore expérimentales, elles n'en constituent pas moins une base de travail dorénavant incontournable pour toutes les futures investigations consacrées aux études de genre ou à celles des représentations sociales.

Max-Planck-Institut für ethnologische Forschung, Halle (Allemagne)
carolinegrillot@hotmail.com